

**HEINRICH BÖLL**



**RELATIONS  
(1950)**

Ma femme a fait la connaissance de la mère d'une jeune fille qui coupe les ongles de la fille d'un ministre. Aux pieds.

Maintenant l'excitation règne dans notre famille. Jusqu'à présent, nous étions totalement dépourvus de relations, mais maintenant nous avons des relations qui ne sont pas à sous-estimer. Ma femme apporte des fleurs et des confiseries à la mère de cette jeune fille. Les fleurs et les confiseries sont acceptées avec reconnaissance, mais aussi avec réserve. Depuis que nous connaissons cette femme, nous nous demandons fiévreusement quel poste nous devrions solliciter pour moi quand nous serons parvenus à connaître la jeune fille elle-même. Jusqu'à présent, nous ne l'avons pas vue, elle est très rarement à la maison, ne fréquente bien sûr que les cercles gouvernementaux et a un ravissant appartement à Bonn : deux pièces, cuisine, salle de bains, balcon. Mais quoi qu'il en soit : on dit qu'il sera bientôt possible de lui parler : je suis très impatient de la voir et je procéderai bien sûr avec l'humilité appropriée, et aussi avec fermeté. Je crois que dans les cercles gouvernementaux on apprécie l'humble fermeté, et on dit que les seuls à avoir une chance sont ceux qui sont convaincus de leurs capacités. J'essaie de me convaincre de mes capacités, et je le serai bientôt. Quoi qu'il en soit : attendons.

Tout d'abord, notre crédit s'est consolidé depuis qu'il s'est su que nous avons des relations avec les cercles gouvernementaux. J'ai entendu récemment une femme dans la rue qui disait à une autre : « Voilà Monsieur B., il est en relation avec A. » Elle le disait très doucement mais de telle manière que je devais et pouvais l'entendre, et quand je suis passé près des dames, elles ont souri gentiment. J'ai hoché la tête

avec condescendance. Notre épicier qui ne nous accordait jusqu'ici un petit crédit qu'avec hésitation et qui voyait avec un visage méfiant la margarine, le pain ordinaire et le tabac à cigarette disparaître dans le sac de courses de ma femme, sourit maintenant quand nous venons et nous propose des friandises dont nous avons oublié le goût : du beurre, du fromage et du café en grains. Il dit : « Ah, n'aimeriez-vous pas ce superbe Chester » et quand ma femme hésite, il dit : « Prenez tranquillement », puis il baisse les yeux et sourit discrètement. Ma femme en prend. Mais hier, ma femme l'a entendu chuchoter à une autre femme : « Les B sont apparentés à A ». C'est étrange, comment les choses se répandent. En tout cas, nous mangeons du beurre et du fromage sur le pain - ce n'est plus du pain ordinaire - et nous buvons du café en grains en attendant avec une certaine inquiétude l'apparition de la jeune fille qui coupe les ongles de la fille du ministre. Aux pieds. La jeune fille n'est pas encore apparue et ma femme devient agitée même si la mère de la jeune fille, qui semble maintenant porter ma femme dans son cœur, la tranquillise et dit : « Juste un peu de patience. » Mais notre patience va mal car nous faisons large usage de ce crédit silencieux qui nous est accordé depuis peu.

La fille à qui cette jeune dame coupe les ongles aux pieds est la fille préférée du ministre. Elle étudie l'histoire de l'art et on dit qu'elle est très douée. Je le crois. Je crois tout mais je tremble tout de même car cette jeune pédicure de Bonn n'est toujours pas apparue. Nous consultons les encyclopédies et tous les manuels de biologie disponibles pour nous informer sur la croissance naturelle des ongles des orteils

et constatons qu'elle est minime : il ne peut donc pas y avoir que cette fille de ministre, la jeune pédicure prend probablement un orteil de la bonne société de Bonn après l'autre dans ses douces mains et le libère du fardeau des cellules mortes qui sont dangereuses pour les bas nylon et les chaussettes de ministres.

Espérons qu'elle ne coupera pas de travers. Je tremble à l'idée qu'elle puisse faire mal à la fille du ministre. Les historiennes d'art sont incroyablement sensibles à leurs ongles d'orteils (j'ai adoré autrefois une historienne d'art et quand je suis tombé à ses pieds, je me suis appuyé accidentellement sur ses orteils avec les coudes, sans soupçonner à quel point elle était sensible ; et tout fut fini; depuis je sais à quel point les historiennes d'art sont sensibles aux orteils). La jeune fille doit être prudente, l'influence de la fille sur le ministre et celle de la pédicure sur la fille (que l'on soupçonne d'ambitions sociales) doit être extraordinairement grande ; et la mère de la pédicure affirme par sous-entendus (tout se passe par sous-entendus) que sa fille a déjà trouvé un emploi de chargé de correspondance dans l'antichambre d'un rapporteur pour un jeune homme de sa connaissance. Rapporteur est le mot clé pour moi. C'est ce qu'il faut.

En attendant, la mère de la jeune dame accepte les fleurs et les confiseries avec une amabilité constante : nous les sacrifions volontiers sur l'autel de la notabilité, alors que nous tremblons : la hauteur de notre crédit ne cesse d'augmenter et les gens se chuchotent que je suis le fils illégitime de A. Nous sommes passés du beurre et du fromage aux pâtés et au foie gras d'oie ; nous avons maintenant cessé de rouler les

cigarettes et ne fumons plus que des bouts-filtres. Et nous apprenons que : la jeune dame de Bonn arrive ! Elle arrive réellement ! Elle arrive dans la voiture d'un secrétaire d'État qu'elle a apparemment libéré de toute une colonie de sinistres cors au pieds. Donc attention : elle paraît !

Nous passons trois jours dans la plus extrême nervosité et fumons maintenant des cigarettes à quinze pfennigs au lieu des cigarettes à dix pfennigs parce qu'elles calment mieux nos nerfs. Je me rase deux fois par jour alors qu'auparavant je m'étais rasé deux fois par semaine comme il convient à un chômeur normal. Mais depuis longtemps, je ne suis plus un chômeur normal. Nous tapons à la machine des certificats, et en tapons encore, toujours plus propres, toujours plus concis, écrivons des curriculum vitae, en dix-huit exemplaires par sécurité, et nous courons au bureau de police pour les faire certifier conformes : tout un paquet de papier qui donnera des renseignements sur mes énormes capacités qui me prédestinent à être chargé de correspondance dans l'antichambre d'un rapporteur. Vendredi et samedi passent, au cours desquels nous consommons quotidiennement un quart de livre de café en grains et un paquet de cinquante cigarettes à quinze pfennigs (à crédit, bien sûr). Nous essayons de nous parler dans un jargon qui pourrait satisfaire les cercles gouvernementaux. Ma femme dit : « Je suis complètement down, très cher » et je dis : « Sorry, très chère, nous devons tenir bon ». Nous tenons bon effectivement jusqu'à dimanche. Dimanche après-midi, nous sommes invités pour le café chez la jeune dame. (Contrepartie pour douze bouquets de fleurs et de cinq boîtes de confiseries.) Sa mère nous a assuré que je serai au moins huit minutes seul avec elle. Huit

minutes. J'achète vingt-quatre gros œillets roses, trois pour chaque minute : des splendeurs d'œillets qui semblent éclater tant ils sont gras et roses : ils ressemblent à des dames rococo en concentré. J'achète une ravissante boîte de confiseries et je demande à mon ami de nous conduire en voiture. Nous y allons, klaxonnons comme des fous, et ma femme, qui est toute pâle d'excitation, chuchotait sans cesse : « Down, mon cher, je suis down. »

La jeune dame a l'air charmante, très sportive, très sûre d'elle, complètement pédicure gouvernementale, mais cependant aimable et charmante, un peu froide toutefois. Elle trône au milieu de la table, choyée par sa mère, et je compte, à mon effroi, sept personnes à table, trois jeunes crapules avec leurs femmes et un vieux monsieur qui est suffisamment courtois pour admirer à haute voix mon bouquet ; mais notre boîte de confiseries est aussi vraiment ravissante : elle est entourée d'un carton lisse doré, elle a un joli pompon rose sur le couvercle et ressemble dans son format plus à un charmant poudrier qu'à une boîte de confiseries : cette boîte est elle aussi admirée par le vieux monsieur (je l'en remercie chaleureusement), et lorsque nous sommes présentés, je remarque que la mère dit à sa fille : « Monsieur B. et Mme » puis, après une pause, souligne : « Monsieur B ». La jeune dame me lance un regard significatif, hoche la tête, sourit, et je sens que je pâlis : j'ai le sentiment d'être le favori, et j'accepte en souriant la présence de ces jeunes crapules avec leurs femmes. Nous prenons le café avec un entrain forcé : nous nous entretenons d'abord des énormes progrès de l'industrie du chocolat depuis la réforme monétaire : l'occasion en

est : une boîte de confiseries qui semble plaire au vieux monsieur. J'ai l'obscur sentiment que la mère de la jeune dame l'a fait venir prendre le café pour des raisons tactiques. Mais le lascar me semble être trop démonstratif, trop peu diplomatique, et les trois autres crapules, dont les boîtes de chocolats restent inaperçues, ont un sourire doux-amer et, pendant le café, tout est un peu forcé jusqu'à ce que la jeune dame commence à fumer : elle fume des cigarettes à dix pfennigs et égrène quelques très gentils, très discrets potins sur le gouvernement : tous les cinq, nous sautons comme un seul homme pour lui donner du feu : mais elle ne prend que le mien.

Je sens comme je bombe le torse et commence à imaginer mon bureau à Bonn : fauteuils en cuir rouge, rideaux couleur cannelle, fabuleuse armoire de classeurs, et comme supérieur, un colonel à la retraite qui est si plein d'humanité qu'il voit à peine quelque chose...

Soudain, la jeune dame a disparu et pendant un moment, je ne remarque pas les signes de sa mère qui essaie de me faire comprendre que je dois sortir, jusqu'à ce que ma femme me pousse et me chuchote : « Sors, imbécile. » Je sors en respirant difficilement.

Ma conversation avec la jeune dame se passe dans une totale sobriété professionnelle. Elle me reçoit dans le salon, regarde l'horloge en soupirant, et je comprends que les huit minutes ont déjà commencé depuis longtemps, sont probablement déjà à demi écoulées. En conséquence, mon discours, que je commence par précaution avec « Sorry », est un peu confus mais elle sourit malgré tout, prend mes

trois livres de papier et dit à la fin : « S'il vous plaît, ne surestimez pas mon influence, j'essaye seulement parce que je suis convaincue de vos capacités. D'ici trois mois, vous aurez une réponse ». Un regard qu'elle jette à l'horloge me dit que je dois partir. Je joue un court moment avec la pensée d'un baisemain, puis je l'abandonne, murmure mes déferents remerciements et sors en titubant. Trois mois. Par ailleurs, elle était jolie.

Je retourne dans la pièce à café, et je vois sur les visages des trois jeunes crapules dont les boîtes de confiseries sont restées presque inaperçues, une envie venimeuse. Peu de temps après, une voiture très nerveuse corne dehors, et la mère de la jeune dame nous annonce que sa fille a été demandée télégraphiquement de Bonn pour délivrer le ministre de ses durillons. Sa partie de golf commence à neuf heures, et il est déjà cinq heures, et il ne peut pas jouer avec ses durillons. Nous jetons un regard dans la rue pour voir la voiture du ministre : elle est puissante mais pas exagérément élégante. La jeune dame quitte la maison avec une ravissante petite valise et une mallette. La société réunie pour le café se dissout.

À la maison, ma femme, qui a tout observé de près, me rapporte qu'il n'y a que moi qui ai été seul avec « elle ». A la question comment « elle » est, je répons: « Ravissante, très chère, ravissante ».

Je tais à ma femme le temps d'attente de trois mois, et je délibère avec elle pour savoir comment nous pouvons « lui » prouver la persistance de nos égards. Mon idée de « lui » offrir trois mois de salaire est rejetée par ma femme comme étant d'un mauvais goût révoltant. Nous nous

mettons finalement d'accord sur un scooter qui devra lui être envoyé sans adresse d'expéditeur, mais de telle manière qu'elle sache qui l'a envoyé. Cela devrait être pratique pour elle, d'être elle-même motorisée et de pouvoir aller de maison en maison avec son ravissant étui. Si elle parvient à soigner le ministre avec succès (le gaillard semble avoir les pieds étalés, à un degré considérable), peut-être mon insupportable temps d'attente de trois mois sera-t-il raccourci. Trois mois, je n'y arriverai pas, nous n'avons plus assez de crédit ; j'espère que le scooter que je vais acheter à tempérament sera la goutte qui fera déborder le vase et que dès qu'un mois sera passé, je serai assis dans les fauteuils en cuir rouge. Provisoirement, nous sommes tous deux, ma femme et moi, complètement down et nous regrettons sincèrement qu'il n'y ait pas de cigarettes à dix-huit pfennigs, ce serait maintenant ce qu'il faut pour nos nerfs ...

**Texte original: Böll, Heinrich: Beziehungen (1950), in: Böll, Heinrich : Werke. Kölner Ausgabe. Band 4. 1949-1950 ; Herausgegeben von Hans Joachim Bernhard; © 2003, Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Köln**

**Traduction : Bertrand Brouder (2020)**

**Tous droits réservés.**

**Avec l'aimable autorisation de Kiepenheuer & Witsch.**

« Ma femme a fait la connaissance de la mère d'une jeune fille qui coupe les ongles de la fille d'un ministre. Aux pieds. Maintenant l'excitation règne dans notre famille. Jusqu'à présent, nous étions totalement dépourvus de relations, mais maintenant nous avons des relations qui ne sont pas à sous-estimer. »



HEINRICH BÖLL STIFTUNG

PARIS

France